

vainqueurs, pour l'honneur de ses filles, et il se jura de les protéger. Il rassembla quelques-uns de ses camarades, leur fit une demi-révélation sur ce qu'il avait vu, et obtint d'eux le serment qu'ils lui prêteraient main-forte au besoin. Pendant huit jours, chaque nuit, un chasseur d'Afrique fit le guet dans la ruelle étroite où le Maure cachait son double trésor.

Mais, le neuvième, l'escadron de Nicolas reçut l'ordre de quitter Constantino le lendemain.

Heureusement, pensait Nicolas, les zouaves sont déjà partis.

Et comme il rôdait dans la ruelle, espérant rencontrer le vieux Maure, celui-ci l'aperçut et vint à lui. Le vieillard lui baisa de nouveau la main. Puis il recommença la pantomime, et, de nouveau, il répéta le nom de Ben-Aïssah.

Or, Ben-Aïssah, ce terrible premier ministre du bey Ahmeh, venait de faire la paix avec la France; il s'était soumis et rentra à Constantino avec un commandement.

Alors le vieillard fit comprendre à Nicolas que les Français en qui il avait eu foi trompaient ses espérances, puisqu'il pactisaient avec le terrible ennemi de sa famille, Ben-Aïssah, le coupeur de têtes. Quo dès lors, pour lui, il n'y avait plus de sécurité à Constantino, et qu'il allait prendre la fuite après avoir mis en sûreté ses filles et ses richesses.

— Et où irez-vous? demanda Nicolas dans cette langue par signes, la seule que le Maure et lui pussent employer.

Le Maure étendit les bras, ce qui voulait dire :

— Au désert !

Puis il ouvrit son cafetanet prit à son cou un petit cordon de soie rouge auquel pendait la moitié d'un sequin, et le lui tendit.

Nicolas le prit sans trop savoir quelle pourrait être la valeur d'un semblable souvenir. Mais la pantomime du Maure fut si expressive que Nicolas finit par comprendre. Cette demi-pièce de monnaie, c'était un talisman. Ce talisman lui serait utile un jour ou l'autre.

Et le Maure qui croyait à Mahomet, et le soldat français né sous le drapeau du Christ, se séparèrent en se montrant le ciel !..

## XV

### UN MESSAGE

A la longue, le régiment est une famille.

Il y avait six années que Nicolas était soldat; il y en avait deux qu'il était passé brigadier.

On touchait au mois d'octobre 1839.

Le brigadier Nicolas avait dans son régiment, où il était aimé de tous, deux amis intimes.

Chose assez bizarre ! le premier était un officier, l'autre n'était qu'un simple soldat. Le premier était fils de famille; il s'était engagé à dix-huit ans, s'arrachant à la vie parisienne, à l'existence du viveur, aux nuits du boulevard et aux cabinets du café Anglais.

Pour le jeune homme qui s'engage, il n'y a d'abord que la vie aventureuse, l'uniforme, dans l'avenir l'épaulette, et dans le présent le confort que permet une famille riche et puissante. Arrivé sur la terre d'Afrique, où l'on vit presque toujours en plaine, comme on disait il y a quinze ans, la rudesse du métier apparaît peu à peu. Il y a la corvée, il y a le passage des chevaux, le fourbissage des armes, etc.

M. de G..., l'engagé volontaire, fut fort heureux de rencontrer le bon Nicolas, qui se chargea d'une bonne partie de sa beso-

gno. Il était brave, mais il n'était pas rompu encore aux fatigues de la guerre; dans une rencontre avec les Arabes, il fut démonté, et, sans Nicolas qui lui donna son cheval, il eût été fait prisonnier.

Une autre fois, Nicolas reçut un coup de yatagan qui était destiné à M. de G...

M. de G... eut un avancement rapide. Il passa brigadier, puis maréchal-des-logis, et, au bout de cinq ans de service, sous-lieutenant. Mais il n'en demeura pas moins l'ami de Nicolas et continua à le tutoyer.

L'autre-ami de notre héros était, au contraire, un simple soldat, et il y avait gros à parier qu'il serait soldat toute sa vie.

C'était cependant un garçon assez instruit, très-brave, plein d'esprit et qui eût fait un brillant sous-officier. Mais il avait un vice, un vice indéracinable, il aimait l'absinthe et était arrivé à en faire un usage immodéré.

Quand il était pris de cette abominable boisson, le cavalier Rossignol, c'était son nom, devenait indiscipliné et passait toujours à deux doigts du conseil de guerre.

Il fallait toute l'affection qu'on avait pour lui dans l'escadron, pour qu'il eût pu l'éviter jusqu'alors.

On l'avait fait brigadier trois fois, et trois fois il avait été contraint de rendre ses galons.

Un soir, il s'était oublié jusqu'à lever la main sur un de ses chefs. Ce chef, c'était Nicolas.

Nicolas le prit par le bras et lui dit :

— Il est nuit, personne ne t'a vu. Je ne veux pas t'envoyer au conseil de guerre, tu serais fusillé.

Rossignol se dégrisa, prit les deux mains du jeune brigadier et lui dit :

— Maintenant, c'est entre nous à la vie et à la mort.

Et Rossignol avait tenu parole.

Quand l'escadron avait avec les Arabes un engagement, il y avait trois hommes qui ne se quittaient jamais, le cavalier Rossignol, le brigadier Nicolas et le sous-lieutenant de G... Ils eussent été faits prisonniers tous trois ensemble, ou tués plutôt.

Un matin, l'escadron de Nicolas était campé en plaine, à dix lieues au nord de Blidah, le commandant R... fit appeler le sous-lieutenant de G...

— Vous allez prendre dix hommes avec vous, lui dit-il, et porter ce message à Blidah, coûte que coûte.

L'explication des paroles du chef d'escadron était dans les événements de la veille et de la dernière nuit.

Les Hadjoutes, la plus féroce des tribus insoumises, cernaient le camp. Le camp se composait d'un escadron de chasseurs et de deux compagnies d'infanterie :

Pendant toute la journée de la veille, les Hadjoutes s'étaient approchés des palissades jusqu'à portée de pistolet. Deux vedettes, surprises à la tombée de la nuit, avaient payé de leur tête un moment de sommeil. A trois heures du matin les Hadjoutes avaient résolument attaqué le camp, mais ils avaient été repoussés.

Seulement, en s'en allant, ils avaient entraîné un maigre troupeau de vaches et de moutons destiné à la nourriture du camp.

Le sous-lieutenant de G... fit le choix de ses dix hommes. Le premier qu'il demanda fut naturellement Nicolas Sautereau, le dernier le cavalier Rossignol.

On sonna le boute-selle; neuf hommes s'élançèrent à cheval. Le dixième manquait à l'appel.